

Raphaël BUYSE

# « JE N'ATTENDS PLUS RIEN DE DIEU »

— **Pourquoi, dans votre parcours de prêtre séculier, avez-vous fait l'expérience de la vie monastique ?**

— Ordonné en 1984, je suis resté dix ans aumônier de lycée à Dunkerque et vingt ans aumônier des étudiants à Lille. En tant que vicaire épiscopal chargé de la jeunesse et de l'enseignement, j'ai été très engagé pendant quinze ans dans l'organisation de L'Église. C'était un travail passionnant, mais je n'avais pas l'intention d'y faire carrière. Depuis mon adolescence, j'ai toujours été fasciné par la vie des moines et je voulais en faire l'expérience.

— **« À vrai dire, je ne cherche plus Dieu depuis longtemps. Je n'attends plus rien de lui », écrivez-vous dans votre dernier livre, *Autrement, Dieu. Vraiment ?***

— Le passage à Clerlande a été pour moi une expérience bouleversante, littéralement déroutante. Je pensais connaître Dieu, qu'il allait me parler au cours de ce séjour, et j'ai fait plutôt l'expérience d'un Dieu qui se retire, de son silence. Quand on a choisi d'être prêtre, c'est une expérience un peu vertigineuse, mais purificatrice. Je ne suis pas le seul à avoir vécu cela, à se demander si vraiment Dieu est, si tout ce qu'on fait dans l'Église a un sens.

— **Mais vous n'en êtes pas resté là...**

— Mystérieusement, dans ce même vertige, la figure de Jésus reste bien présente. Il est l'Homme, et c'est lui que j'ai retrouvé dans son humanité. Je crois aujourd'hui que Jésus est la plus belle figure humaine de Dieu. C'est l'humanité de Jésus qui est pour moi éclatante, cette présence, cette bonté, cet amour ouvrant, cette vie simple, exposée, au milieu des gens. Je ne cherche donc plus Dieu en lui-même, mais j'ai l'impression qu'on peut entr'apercevoir quelque chose de lui aussi dans les hommes, dans la profondeur d'une relation avec d'autres.

— **C'est la vie de tous les jours qui est expérience spirituelle ?**

— Oui, c'est dans le coude à coude, le compagnonnage avec d'autres, le partage d'une vie simple, que l'on vit l'Évangile. La vie est dure, mais je l'aime ainsi que les gens. Je tiens cela de mes parents qui étaient commerçants. Ils aimaient bien ceux qui venaient au magasin. J'apprécie les petites choses de l'existence, les gens qui racontent leurs joies ou misères. Tout cela devient parole de la grande vie. J'ai l'impression qu'un souffle traverse toute vie. Ma passion, ma joie de prêtre, peut-être plus encore depuis mon passage à Clerlande, consiste à faire des bouts de chemin avec des gens et de chercher avec eux à se mettre sur la fréquence de ce souffle-là et de devenir plus vivant.

— **Lors de votre séjour au monastère, une petite mésange venait vous rendre régulièrement visite le matin et vous y avez vu un signe...**

— Cette mésange venait sur le balcon de ma chambre, et

je l'ai pris comme un rendez-vous qui me disait quelque chose d'une fidélité. Mais je ne pouvais l'appriivoiser. Cela me parlait d'un Dieu qui est peut-être plus léger qu'on ne le pense, qui va et vient et qui n'est pas du côté d'une volonté, d'un programme imposé. La vie est quelque chose qui va et vient.

— **Qu'est-ce qui vous a touché dans la vie des moines que vous avez côtoyés au quotidien pendant plus d'un an ?**

— J'avais un peu idéalisé la vie monastique. Je croyais que ces moines goûtaient Dieu dans une grande proximité, et j'ai découvert des hommes ordinaires qui font ce qu'ils peuvent, dans une grande humilité. Dans ce compagnonnage qu'ils ont choisi de vivre avec d'autres, il y a quelque chose d'une belle fidélité au quotidien, à la réalité. Ce ne sont pas des égarés, des êtres désincarnés, mais des hommes qui aiment aussi la vie. Ils sont là, dans ce bout de terre du Brabant wallon. Ce n'est pas un grand monastère, mais un lieu limité. Et, en même temps, il s'y vit quelque chose d'une ouverture à plus grand qu'eux, un goût pour l'universel. On ne peut pas être donné au monde entier, mais donné ensemble à quelques-uns et aux proches qui y viennent.

— **Après ce séjour, vous êtes reparti à Lille. Quelle y est votre activité ?**

— J'essaye, dans ce que je vis aujourd'hui dans mon diocèse, d'être présent à la fois à l'écoute de la Parole, de la vie ordinaire, de moi-même aussi, ce qu'on a un peu trop oublié dans l'Église. Être d'Église, cela ne veut pas dire marcher derrière une tête, mais écouter ce qui est sagesse venue de Jésus et d'en vivre simplement. Je travaille à l'animation d'une maison d'accueil du diocèse où, à des familles, des jeunes qui vont se marier, des personnes qui ont envie de vivre la vie de l'Église différemment, nous proposons des temps de réflexion, de partage à l'écoute de l'Évangile. Je suis très touché par ceux qui quittent l'Église ou qui ont pris distance par rapport à elle, mais pas par rapport à l'Évangile. J'ai à cœur de rencontrer ces gens-là, et de chercher avec eux comment célébrer un Dieu qui est présent dans leur histoire. Je travaille aussi dans la pastorale de la santé. Je suis notamment en contact avec des visiteurs des malades et des aumôniers d'hôpitaux.

— **Que représente l'écriture dans votre vie ?**

— J'aime écrire, mais à partir de rencontres souvent fortuites avec des gens qui révèlent quelque chose d'inat-

**« J'aime écrire à partir de rencontres souvent fortuites avec des gens qui révèlent quelque chose d'inattendu. »**

tendu : des petits faits de la vie ordinaire, des rires, des larmes, des peurs. Et j'essaye, en décrivant ces instants, de tremper ma plume dans l'encre de l'Évangile.

— **Qui était Madeleine Delbrel, cette laïque chrétienne qui, dans les années 1930-60, a vécu à Ivry-sur-Seine, en banlieue ouvrière de Paris, et qui vous inspire ?**

— Athée, frappée par le non-sens de l'existence, elle fait, à vingt ans, suite à une recherche intellectuelle, une expérience intérieure bouleversante. Elle se dit éblouie par Dieu, veut rentrer chez les carmélites, y renonce finalement, devient assistante sociale, découvre l'Évangile et que le Dieu qu'elle cherche a un visage, celui de Jésus. Ce sera le roc sur lequel elle construira sa vie. Elle fonde une communauté, comme un fil invisible de la vie de l'Église, assez proche de l'expérience des prêtres ouvriers. Elle est au coude à coude au milieu des gens en milieu populaire, largement communiste alors, et s'engage pour essayer, là où l'on est, d'humaniser le monde à la lumière de l'Évangile.

— **En quoi consiste la communauté diocésaine des parvis qu'à son exemple, vous avez fondée avec d'autres il y a dix-huit ans à Lille ?**

— Sa structure de base est la vie en équipe. La mission de certaines d'entre elles est d'animer une paroisse, un centre pastoral, un lieu de vie dans un quartier populaire. D'autres n'ont pas de mission, mais on y vient partager son vécu à partir des textes de Madeleine Delbrel. Aujourd'hui, nous sommes cent-quarante adultes, accompagnés de deux ou trois prêtres. Dans la fraternité, chacun a son travail. Il n'y a pas de permanents. On y rencontre des gens de différents métiers partageant cette même conviction que le monde est une bonne nouvelle pour les chrétiens. Par « parvis », nous entendons ces lieux vivants, de travail, de vie associative ou politique. On essaye d'y repérer un Dieu déjà à l'œuvre, qui n'est pas ailleurs que là où est l'homme.

— **L'Église vit actuellement des temps particulièrement difficiles. Dans une large partie de l'opinion publique, sa perception est mauvaise. Comment vivez-vous cela comme prêtre ?**

— Je ne suis pas découragé, mais troublé de voir tant de gens dire : « Cela suffit ! » À la question, dramatique, des scandales sexuels, s'ajoute la manifestation de la construction d'une Église autoritaire, cléricale, fondée sur le régime des autorisations, plutôt que sur l'autorité qui fait confiance, envoie, élève. Je suis très touché par ceux qui prennent leurs distances par rapport à cette Église, tout en restant infiniment fidèles au Christ. Je pense aussi que l'urgence est d'aller de leur côté, eux qui sentent que l'Évangile propose une bonne nouvelle pour l'homme d'aujourd'hui. Ils ont besoin de se retrouver pour croiser la vie et la Parole, et célébrer un Dieu qui aime l'aventure humaine.

— **De nombreux livres affirment qu'il faut revoir les structures, le langage, le contenu de la foi, la place des femmes dans l'Église, etc. Mais les choses bougent peu...**

— Un certain langage ne parle plus, y compris chez les chrétiens. Il y a urgence, au minimum, à retraduire dans des mots contemporains, compte tenu de la grande avancée de l'humanité, ce qu'on appelle le contenu de la foi. Il y a un travail immense à décaper les mots et les idées. Des choses doivent changer, mais il faut aussi se changer

soi-même. L'Église ne changera pas sans nous. Je me méfie des imprécations. Comment traduire, pour les hommes d'aujourd'hui, que l'Évangile est source de vie dans les questionnements actuels sur l'avenir de la planète, de l'économie, des rapports entre hommes et femmes, voilà l'essentiel. C'est lent à venir, mais passionnant. J'aspire à une Église où on s'informe plus les uns les autres, où on s'aide à grandir. Non pas à une Église de l'autorité pyramidale où on dit ce qu'il faut penser, croire et être, mais une où on cherche ensemble à être fidèle à l'esprit de Jésus.

— **Dans l'Église, notamment celle de France, ce n'est pas l'harmonie entre les courants traditionalistes et d'ouverture, les charismatiques et les communautés nouvelles. On a l'impression qu'on ne parle pas du même Jésus...**

— Chacun a son pré carré, son public. Dans l'Église, on trouve tout et son contraire. Dans l'Évangile, je suis frappé de voir comment le Christ ouvre des portes, vient sauver ce qu'il y a de beau dans la vie de l'autre. Certains essayent de se construire des petites sécurités, alors que la vie est déroutée, déroutante. C'est ce que j'ai découvert à Clerlande. On pensait aller par ici, et puis la vie nous amène là-bas. On croyait enfin qu'on irait là-bas, et on doit aller ailleurs. C'est là que l'Évangile se joue, dans ces déroutées, ces paradoxes, ces incohérences parfois de notre vie.

— **Vous aimez les électrons libres dans l'Église ?**

— Ce sont eux qui créent du courant et qui font que la vie est possible.

— **Qu'est-ce qui vous sauve ou vous a sauvé ?**

— L'Évangile m'a sauvé de la certitude sur Dieu.

— **N'est-ce pas inconfortable ?**

— Oui, mais la vie est toujours un déséquilibre.

— **Qu'est-ce qui est important pour vous aujourd'hui ?**

— Ma vie est faite d'événements heureux et malheureux, de joie, de tristesse, d'angoisse et d'espérance. Ma vie, c'est de chercher à mettre à jour de la lumière. Dans celle qu'on peut donner à d'autres, il y a une autre Lumière. Dans l'amour qu'on peut donner à d'autres, il y a un autre Amour. Ma passion est de chercher à mettre à jour cela.

— **Vous avez un mantra ?**

— Oui. En 2006, j'ai eu des ennuis de santé. J'étais parti me reposer au carmel de Masille, en Bourgogne, qui est comme ma deuxième maison, et une sœur m'a dit une phrase du prophète Ezéchiel : « *Je veux que tu vives.* » Cette parole s'est inscrite en moi. Je l'entends pour moi et pour d'autres, et je crois que les rencontres que je peux faire sont teintées de cela. Quand je rencontre quelqu'un, je ne lui dis pas cette phrase, mais le lui souhaite, et j'ai l'impression que cette parole est dite par un Autre. L'unique désir de Dieu, c'est peut-être cela : que tu vives. ■

**« L'Évangile est source de vie dans les questionnements actuels sur l'avenir de la planète, de l'économie, des rapports entre hommes et femmes. »**